

Réplique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 36

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 septembre 1914 : A nos abonnés. — La veillée (Pierre Alin). — 'Na bouèna fenna à vindrè (S. G.). — Les Vaudois à la frontière, en 1870. — A la guerre, comme à la guerre (J. M.). — La Suisse une et indivisible (A. suivre) (L. Mogeon).

A NOS ABONNÉS

Tous, nous passons des heures très difficiles. Ces difficultés ne sont pas épargnées au *Conteur*, tout modeste qu'il est. Vieux lutteur de plus de cinquante ans, contre les vicissitudes de la vie, il veut, cette fois encore, tâcher de tenir tête à la crise, afin d'éclairer, chaque semaine, d'une discrète note de gaieté, la tristesse et l'angoisse qui étreignent tous les cœurs.

Mais pour cela, il lui faut l'appui de tous ses fidèles abonnés. Il prie donc ceux qui n'ont pas encore réglé le prix de leur abonnement courant — c'est 4 fr. 50, seulement — de vouloir bien s'en acquitter à l'Imprimerie Ami Fatio & C^{ie}, place St-Laurent, Lausanne.

LA VEILLÉE

SOIGNÉUSEMENT, le vieil homme a assujéti ses lunettes — avec le petit geste qui contourne l'oreille — déplié la feuille du soir et une fois de plus sa voix s'élève, seule, un peu sourde, et parfois malhabile.

Autour de lui, ils sont tous qui l'écoutent, — les hommes sont graves, le corps un peu penché, les mains rassemblées au-dessus des genoux. Les femmes travaillent, — elles n'ont pas besoin, pour écouter, de rester les mains inactives.

Ils sont tous là, — le maître, qui a gardé sa blouse et qui a vendu tout à l'heure deux porcs au syndic ; Joseph, qui ne boit qu'une fois par semaine ; François dont les mains sont dures à fendre un moëllon ; Jean-Louis, le meilleur traieur, qui fait siffler dans les seilles le beau lait mousseux ; Jacot, qu'on appelle l'Américain, à cause de ses voyages.

Il y a aussi le Parisien, qui travaille à la fabrique ; Bovet, qui a deux fils au service ; Bourbaki lequel a vu soixante-dix — et Tortillon, qui remonte les pendules du village.

Ils sont là, leurs grosses mains nouées comme des paquets de cordes et maladroites de ne rien faire. Les femmes lèvent par moment des yeux de détresse. Dans un coin, les jeunes qui ont ramené les troupeaux tout à l'heure, mangent le pain et le fromage.

Et le vieil homme, lit. Parfois, devant un mot difficile, ou le nom d'un village qu'on ne connaît pas, il hésite un peu, se penche davantage sur la feuille. Alors une femme, doucement, fait glisser plus près de lui la vieille lampe et redresse un peu l'abat-jour.

... Une patrouille ennemie... On mande de... navires coulés... Corps d'armée en marche... deux villages incendiés... bombardement de la

ville... milliers de morts et de blessés... La Croix-Rouge... Les femmes, anxieusement, lèvent un peu la tête ; il y a déjà du deuil dans leurs yeux... et parfois, une larme glisse sur le tricotage.

Et la voix du vieil homme s'élève de nouveau dans le soir calme.

« La guerre navale... la guerre sur terre... la guerre dans les airs... la guerre sous les mers... »

On entend la lourde voix des canons ; — l'air semble empuanté de poudre et de sang, — sillonné de masses de fer ; — sur les océans les navires sautent comme des coques ; dans le ciel, armés de becs et d'ongles comme jamais oiseau de proie ne le furent, — les avions foncent les uns sur les autres ; on voit des villages flamber comme des torches, les soldats fauchés comme des moissons et partout, du flanc des hommes et du sein des contrées, couler le beau sang, la précieuse liqueur de vie...

Le vieil homme lentement s'en va vers la fenêtre. C'est une soirée d'août, calme, pure presque transparente.

Ce soir, les chars de foin sont rentrés... Ils oscillent, énormes, dans le crépuscule, et toute la route qu'ils suivaient en restait parfumée... Les hommes venaient après, la fourche ou le râteau sur l'épaule... Près des prairies où les arbres ploient sous la richesse des fruits, une pomme, parfois, se détachait et tombait dans l'herbe... des troupeaux passaient, lentement, — les vaches aux pis lourds s'arrêtaient... D'un mince clocher piqué dans le feuillage, une horloge sonnait l'heure... Là-bas, près du petit pont, on voyait une école qui revenait de promenade... Les fillettes portaient des gerbes... En passant, les garçons jetaient des cailloux dans l'eau.

Et ce soir ! une telle douceur — à peine le glissement des bêtes dans les herbes — un dernier coup d'aile dans une branche... Si mince et si pâle, ce croissant de lune, — et là-bas, au-dessus de deux gros arbres, le chariot d'or — avec son timon d'étoiles qui relie les feuillages !...

Alors, le vieil homme secoue la tête — s'appuie, de ses mains, qui tremblent un peu, sur le rebord de la fenêtre, et dit, doucement :

« C'est-il Dieu possible que les hommes fassent la guerre !... »

Août 1914.

Pierre ALIN.

Réplique. — Un promeneur demandait à un campagnard un renseignement que celui-ci paraissait ne pas comprendre.

— Mais vous êtes donc bête à manger du foin ! s'écrie le promeneur, impatienté.

— Oh ! mossieu est bien bon de se retirer les morceaux de la bouche pour moi, répartit le paysan, d'un air bonasse.

'NA BOUÈNA FENNA A VINDRÈ

(Patois du district de Grandson.)

La Suzettè à Trottet étai prâo'na bouèna fenna. Bouèna travailleusa, prâo proûpra din son ménâdzo, quand bin lè nifliavè ; mais l'étai batolliè qu'on diablo ; l'èrai fè à battè quatre mouèraillè, è lè volliai adf avai lo dèrai mot. Avoué cin què l'étai on pou mômièrè ; lè nè manquavè min dè pridzo, et lo mènichtrè l'estimâve gailà. Mais Trottet, sè n'ommo, n'ammavè rin tant chlieu manairè, quand bin nè dèzai rin ; è vèyai prâo què cè n'étai què po fèrè à simblyan, et po poyai mènà sa sènaillè aprè lè zautrè dzin et mimamint aprè sè n'ommo, por cin què l'avai on pou la pouèta môûda dè djurà.

Ora, vo' chintè bin què tot sozicè nè sè passavè pas sin dzerfouènyè à l'ottô. Dè mot à mot, dè rézon à rézon, cin vègnye què Trottet comminça à fleurè et à rolliè, quand la pachincè cominça à liai manquà, suffit qu'on dzai què la pouèra Suzettè avai reçu 'na puchinta morniflyaiè (l'étai potcha su on ge), lè fot lo camp sè plindrè à mènichtrè. Chtuzicè què n'amavè dza pas Trottet, por cin què nè lo vèyai djamé à pridzo, sè pinsa dè liai fèrè 'na bouèna sèmonça. C'est bon. L'alla lo trovà on dzoi què l'étai dza bin pressà (lè mènichtrè n'ont djamé l'occasion dè l'itrè) et liai fà :

— Dieu vo z'aidai, Trottet ; è fà biò ramassà lo fin pè chieu biò dzoi ; on lo peut bin sètsi.

— Vai, sacredieu ! Et puis, c'est dâo tot bon, què n'a rin chintu dè pliodzè. Vouiaitsè lo quatrièmo tsè qu'on ramassè voui.

— Oh ! bin, vo petè itrè contint. Assèbin, vo z'itè bin appoyi pè vouèra feuna. Commi ai-vo fè dè la fleurè dissè l'autro dzoi, li qu'est tant brâva, tant coradjeuso, et poui tant pieuza, què lè vint totè lè dèmindzè à pridzo ?

— N'est pas po sa piètà què liai y'è fotu 'na motcha ; laisso tsacon prindrè son plièzi iò lo treuve, porvu què sèyè onito ; mais c'est po sa linga dâo diablo... Mais, sacrè nom dè Dieu ! pisquè vo la trovà tant brâva et pieuza, atsètâ-la, la vo vindri !

Lo mènichtrè n'a pas repipà lo mot. L'a vu què n'iaai rin à gagni avoué Trottet.

S. G.

Un rendu. — Désespérant de trouver à Lausanne la servante qu'elle désire, Mme B. a fait venir une petite paysanne qu'elle se propose de former. Jeannette, c'est la nouvelle venue, n'est pas plus bête qu'une autre, mais elle est d'une déconcertante naïveté. Hier, à deux heures, un violent coup de sonnette l'arrache à ses fourneaux.

— Jeannette ! lui crie Mme B., si c'est M. L., dites-lui que je ne suis pas là.

C'est bien M. L. qui sonne.

— Monsieur, dit Jeannette sans sourciller, Madame m'a chargé de vous dire qu'elle n'est pas là.

M. L. s'incline et, sans cesser de sourire :

— Très bien, ma fille, veuillez donc lui dire de ma part que je ne suis pas venu.